

Anne Ferré
FASSE / MASTER 2 ESLM

Vocabulaire de psychosociologie

03 mai 2009

L'ACTE

I. Choix de la définition de l'Acte :

La notion d'Acte est un thème très important dans les ONG. Elle est souvent déclinée dans le principe de mission que se fixe une ONG. La communication du spot télé de médecins du monde se conclue par : oublier, c'est humain...agir, aussi ! A l'UNICEF, où je suis actuellement en stage, les jeunes ambassadeurs sont motivés par un : défense de ne pas agir !

Dans l'entreprise en général, elle permet aussi généralement de cerner plus précisément les individus capables d'entreprendre, d'acter.

Elle est aussi intimement liée à la notion d'énaction chère à Francisco Varela

Ce choix me permet donc de réfléchir à des domaines qui m'intéressent : les ONG et leur moteur d'action, le capital humain dans l'entreprise et plus précisément la capacité qu'ont certains d'entreprendre et la notion d'énaction que je trouve fort pertinente.

II. L'acte – Gérard Mendel – vocabulaire de psychosociologie :

L'acte peut se définir intuitivement comme l'action plus quelque chose. Pour Gérard Mendel : l'acte est un « processus d'interactivité entre un sujet porteur d'un projet (d'action) et la réalité concernée par ce projet -selon les cas : autrui, la société, la nature-. »

Gérard Mendel est très attaché à la notion de réalité liée à l'acte et la résistance qu'elle peut offrir au projet d'action du sujet. Pourtant cette réalité est souvent oubliée des définitions de l'acte : cet oubli est dû aux origines mêmes de notre culture. En effet, pour Platon, la réalité essentielle est celle de l'être, du monde des idées, accessibles par le logos et non par une réflexion issue de l'acte et de l'expérience. Puis de saint augustin jusqu'à Freud, la métaphysique du sujet prolonge cette métaphysique de l'être. Occulter ainsi la réalité revient à pratiquer une « réduction écologique de l'acte ». L'Acte est réduit à l'action définie par le projet d'un sujet maître de son environnement, projet devant s'inscrire dans la réalité sans résistance de celle-ci. De même si on accepte que l'acte soit soluble dans l'action, la réalité là aussi est oubliée dans la pensée dominante. Qu'en est-il de cette réduction écologique quand on aborde dans la pratique le thème du risque ?

A. Le risque et l'acte :

On admet communément que le risque de l'acte est l'échec du projet d'action. Quant à la nature du risque, il existe une conception philosophique qui nous renvoie à la pensée Aristotélicienne et identifie le risque comme appartenant à la pathologie « soignable » de l'acte grâce la connaissance intégrale de la vérité et une conception pratique qui place le risque comme physiologie de l'acte. Ces deux visions du risque font émerger deux formes de pensée toujours présentes dans l'acte : « la pensée rationnelle théorique (le cogito), porteuse du projet d'action et la pensée du faire en

prise directe avec la réalité ». Pour l'auteur, le risque est intrinsèque à l'acte et la prudence doit être requise quand on s'engage dans un acte.

B. Le processus d'acte :

Il est étonnant de voir que, bien que le processus d'acte expose le sujet au réel il soit si peu étudié. Est-ce parce que cette étude pourrait aboutir à reconnaître l'impossibilité qu'a l'homme de maîtriser le réel ? En effet, un acte n'embrasse jamais la totalité du réel et un acte n'est jamais complètement déterminé à l'avance : ce qui aboutit à l'indéterminisme de l'acte même pour les partisans du déterminisme absolu. Indéterminisme lié à l'impossibilité de comprendre toutes les déterminations et à l'interactivité des éléments qui participent à l'acte. « L'acte est un processus déterminé qui échappe au déterminisme ». De plus, l'acte vise un fragment du réel alors que la réalité est un tout global non fragmenté : ce qui nous amène à « la potentialité sauvage de l'acte » et nous amène aussi au principe d'énaction dont nous parlerons plus tard. Il est à noter que l'indétermination de l'issue est à distinguer de l'indéterminabilité du calcul de cette issue, domaine dans lequel interviennent les probabilités. Pour contrer cet indéterminisme, l'homme a la capacité de réfléchir au fur et à mesure des aléas pour maîtriser l'action, on en vient au cogito et au faire.

C. Le cogito et le faire :

Deux pensées différentes sont présentes chez le sujet actant :

- Le cogito : pensée de l'action présente dans le pré-acte et maintenue durant l'acte en tant que projet d'acte. On lui rapporte différents attributs reconnus depuis Aristote : l'intention, la délibération, le projet, la décision, la volonté...elle est nécessaire à l'acte car sans elle le sujet agissant ne fait que réagir à la réalité sans acter. Elle permet aussi de maintenir le cap du projet d'acte face aux imprévus de la réalité.
- La pensée du faire : mode de pensée à l'œuvre à l'intérieur de l'interactivité de l'œuvre. Des recherches sur la pensée du faire sont récentes et ont été rendues nécessaires par l'apparition des nouvelles technologies et par la nécessité du savoir-faire dans la culture de sûreté. Pour Mendel, il existe deux éléments qui interviennent à l'intérieur de la pensée du faire :
 - La pensée de l'expérience et du savoir faire : celle-ci n'est jamais complètement à disposition consciente du sujet, une partie reste implicite et renvoie là encore au principe d'énaction
 - La pensée inventive qui permet le talent, l'ingéniosité...c'est la pensée que les grecs nommaient *métis*.

Contrairement à ce que pourrait laisser penser l'appellation pensée du faire, elle est non complètement consciente : elle est très fortement liée au corps, à la sensorialité, à la motricité. Ce faire se trouve incorporé à la personnalité du sujet, à son moi, dans une mesure qui dépasse le cadre du « je ».

Cette pensée du faire est étroitement liée aux conditions psychosociologiques.

D. Psychosociologie de l'acte :

L'auteur souligne les deux aspects de la psychosociologie de l'acte qui sont l'étude des tenants et des aboutissants psychosociologiques de l'acte et l'étude des conditions d'articulation des deux pensées de l'acte. Il se réfère ensuite au monde du travail, aux dysfonctionnements productifs liés à l'emploi de nouvelles technologies et aux conditions permettant au sujet de considérer un acte comme étant sien. Mais comment un individu peut s'approprier un acte vécu comme complet et comme étant le sien dans un modèle organisationnel de division du travail ? c'est là qu'intervient la notion de pouvoir sur l'acte différent du pouvoir de l'acte qui, lui agit sur la réalité. Plus l'individu pensera avoir du pouvoir sur l'acte, plus il ressentira plaisir, motivation, développement du sens et de la responsabilité. L'auteur là, aurait pu faire allusion aux expériences de Loch et French : quand les ouvriers ont le pouvoir sur l'acte, à savoir, la possibilité de participer aux choix des machines, ils s'approprient le cogito et peuvent chercher à améliorer la pensée du faire.

L'auteur conclue, toutefois, à ce sujet, sur la nécessité d'introduire dans les établissements des dispositifs permettant de pallier les effets de division sur l'acte du sujet : on peut s'étonner toutefois qu'il ne présente pas clairement à ce niveau d'exposé les principes et les intérêts de la concertation ou de la médiation.

Gérard Mendel, ensuite, définit la limite basse de l'acte et la limite haute de l'acte avec une difficulté croissante proportionnelle à la hauteur : ainsi aller à un examen sans réviser place la limite haute de l'acte...tout cela, pour se demander si on peut parler d'une pensée qui serait à elle seule un acte en l'absence de la confrontation avec la réalité. L'auteur ne le conçoit pas : pour lui, le sujet doit rencontrer une réalité hors-soi qui lui résiste pour qu'il y ait acte. Toutefois, la pensée du philosophe réfléchissant, par exemple, aux contre-arguments de ses pairs place la réflexion philosophique comme un acte puisque celle-ci rencontre une réalité hors-soi ! De là, il en déduit que « l'homme complet serait celui pour lequel la pensée du cogito et celle du faire se conjuguent pour des activités se déroulant dans les zones moyennes de l'acte ». Il existe très peu d'hommes complets au sens où Goethe l'entendait. L'auteur regrette à ce sujet que les travailleurs sociaux, les sciences sociales, ne soient pas assez écoutés et qu'il existe des clivages entre le discours d'action solidement articulé et le savoir-faire pratique.

E. Anthropologie de l'acte :

Le sujet concret se construit-il dans et par l'acte ? Sans des actes efficaces, l'humanité n'aurait pas survécu. « Dans l'acte se manifeste la capacité paradoxale du sujet de sortir de soi tout en restant soi ». Ce qui se vit en confiance avec le soi peut se vivre en confiance de la même manière avec un fragment de l'extériorité du soi : les outils, la réalité externe. Derrière cet outil, se tiendrait l'espace transitionnel, le fantôme symbolique de l'objet de la petite enfance : l'ours en peluche !

F. L'acte produit le sujet concret :

D'après deux caractères de la psychologie actuelle, le sujet apparaît comme métaphysique. En effet, il est conçu comme existant en propre, possédant sa vérité en lui-même et cette réalité de substance serait possédée par le sujet en dehors de tout rapport avec une quelconque extériorité. Quel est la place du sujet « concret » de l'acte ? il y en a peu dans ce contexte. Sans acte, l'homme apparaît comme une mécanique bio psychique à composantes héréditaires reprogrammée par les mêmes stimulations d'un environnement pérenne.

G. Le vif du sujet :

Or l'acte intervient à chaque instant. En prenant en compte l'interactivité de l'acte, on reconnaît que la réalité produit le sujet. « le vouloir de création est père de l'acte ». le sujet vif n'existe que dans l'interactivité de l'acte sinon il demeure fixé dans le répétitif.

L'auteur pense que c'est dans le social environnant que le sujet concret est le plus amené à intervenir d'où l'émergence d'une psychosocialité pouvant aboutir à stress et souffrance quand celle-ci ne peut pas se développer chez un individu. Il renvoie les problèmes rencontrés à la double dimension de l'économie et du politique et conclue abruptement à l'émergence du domaine de l'éthique.

H. La liberté du sujet :

L'indéterminisme partiel de tout acte fait apparaître une liberté par accident relevant d'une réalité se déroband au projet d'action. Le nageur qui se jette à l'eau sortira différent de celui qui y est entré mais il peut aussi s'y noyer. Doit-on se réjouir d'une liberté sur laquelle on n'a pas de prise ? l'auteur cite alors Erasme, dans son éloge de la folie qui ramasse la sagesse d'une vie avec un « bois ou va-t-en ! »

III. Commentaires et parallèles avec le principe d'énaction :

Parmi les conceptions les plus novatrices de ces dernières années, l'énaction apparaît comme porteuse d'avenir. De nombreuses théories sur les apprentissages sont apparues au cours du siècle, certaines ont eu leur heure de gloire et ont servi de base à la construction de l'étude sur les différentes façons dont on s'y prend pour accéder à des connaissances ou transformer nos comportements (pensée du savoir-faire incluse dans la pensée du faire).

Le concept apparaît dans les articles et ouvrages de Francisco Varela, neurobiologiste et chercheur en sciences cognitives et est validé scientifiquement à partir d'études sur l'homme et l'animal. Dans son livre « l'inscription corporelle de l'esprit », il cite M. Merleau-Ponty qui avait entrevu l'idée 50 ans auparavant.

Apprendre par l'énaction pour un sujet, cela veut dire tout simplement avoir l'initiative de ses comportements et de ses mouvements dans le temps de l'apprentissage. La perception et la motricité sont indissociables donc sous le primat de l'action qui les stimule. L'activité motrice est produite pour construire un jeu de perceptions qui vont guider l'action vers son but, constitutives de la prise de connaissance efficace au cours d'une expérience vécue.

Apprendre par l'énaction signifie faire de l'expérience vécue, le lieu de l'émergence de l'être.

Pour être sensible à l'expérience vécue Varela part de la notion d'époché qui se décompose en trois mouvements :

- La suspension ou mise en suspens de l'action volitive
- Conversion du regard de l'extérieur vers l'intérieur après la mise entre parenthèses
- Le lâcher-prise ou letting-go

Pour Varela, l'énaction permet de déterminer et de structurer nos réalités. En créant notre monde, nous avons un rôle proactif.

Pour que nos réalités puissent se matérialiser, il faut jouer un rôle actif bien que les réalités aient tendance ensuite à s'imposer à nous comme « des choses qui ne dépendent pas de nous ». on retrouve là la notion chère à Mendel liant l'acte à la réalité.

L'énaction est au cœur du métier de coach. La formation combine construction identitaire (apprendre, c'est être), expérimentation (apprendre, c'est faire) et autonomie (apprendre, c'est être libre de ses actions).

Si le coach est amené à travailler le principe d'énaction pour aider la personne coachée à mieux appréhender certaines situations, cela prouve bien le rapport entre acte et réalité et capacité de l'être à agir sur sa propre réalité en passant par l'acte.

Médecins du monde l'a bien compris quand pour faire appel aux dons, il fait écho à l'acte. Agir et donner se retrouvent sur le même plan car ils permettent tous les deux de changer et d'agir sur les réalités. En ne parlant que de don et d'argent, elle serait beaucoup moins efficace. En parlant d'acte, par opposition à la notion d'oubli et de passivité oublieuse, elle fait écho à notre besoin de changer une réalité qui nous dérange !